

Danielle Stéphane

Pierre Pelloux

HOMME DE L'OMBRE

DANIELLE STÉPHANE vit et travaille à Lyon où elle est née. Les arts en général ont fait partie de son univers dès l'enfance. Après des études universitaires d'Arts plastiques et un travail dans différents ateliers de peinture, dont celui de Pierre Pelloux, elle a choisi le chemin de la création, prioritaire mais parallèle à un travail d'enseignement artistique et d'art-thérapie.

Elle a participé à des expositions collectives en France et à l'étranger, et a réalisé quelques expositions personnelles dans la région Rhône-Alpes.

Tantôt plasticienne et tantôt écrivain, elle a réalisé des « accompagnements d'encre » pour le recueil de poèmes de Gabriel Legal

Et comme tremble d'exulter, en 1988. Avec la complicité illustrée de Thierry Lambert, elle a écrit *La Naissance de Vénus* et *Elle dormait nue*, réalisant ainsi deux livres d'artiste. Deux de ses contes ont été publiés dans *Pomme d'Api*, quelques-uns de ses textes poétiques ont paru dans les revues *Le Foudulire* et *Bacchanales*. Ses entretiens avec Roger Grenier ont été publiés sous le titre *Le Droit de se contredire* en 2001 par les éditions de La Passe du Vent.

Après un aperçu de la tradition picturale lyonnaise et un panorama de la vie culturelle à Lyon au début du XX^e siècle, des réflexions au sujet de divers sens de l'ombre dans la peinture et la littérature, Danielle Stéphane présente le peintre Pierre Pelloux qui, né à La Mure d'Isère en 1903, a vécu et travaillé à Lyon jusqu'à sa mort en 1975.

Cet artiste a laissé une production picturale importante – œuvre poétique où le figuratif flirte avec l'abstraction, où l'ombre chante, qu'elle soit voilée ou mise à nu –, connue jusqu'ici dans sa ville presque exclusivement. Sa vie et son œuvre, étroitement imbriqués, sont ici évoqués et illustrés largement.

Considéré comme un « peintre de la lumière », Pelloux apparaît dans sa complexité, et il est question d'ombre encore dans son travail pédagogique avec des malades mentaux.

Des témoignages d'amis, d'élèves hors psychiatrie, apportent leurs touches au portrait du peintre, ainsi que des textes laissés par lui, dont son discours d'entrée à l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon.



SOMMAIRE

Remerciements

Introduction

Panorama lyonnais fin XIX^e et début du XX^e siècle

L'ombre

La vie du peintre

L'œuvre

Cahiers - Entretien avec X (1968) - Enregistrement d'un entretien dans le cadre d'une exposition au Centre de transfusion sanguine à Chambéry (octobre 1968) - Un *curriculum vitae* - Citations - Dialogues manuscrits - Expositions. Manifestations depuis 1975 - Achats de l'État.

L'enseignement

Sa conception de l'enseignement.

Les ateliers thérapeutiques

L'académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon

De l'imaginaire à la poésie dans l'art, et de notre attirance pour tout ce qui nous touche particulièrement - Quelques mots sur quelques œuvres admirées par Pelloux.

Les amis

Les élèves

La critique

Conclusion

Et quand je vous aurai dit...

Biographie

Bibliographie, filmographie

Avertissement

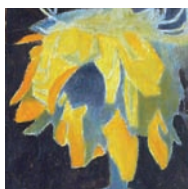


1937 - *Le Déjeuner sur l'herbe*
Huile sur toile - 60 x 81 cm
Collection privée

L'œuvre



1925 - *Autoportrait au chapeau*
Huile sur carton - 27 x 22 cm
Collection privée



Reconnu généralement comme peintre de l'école lyonnaise, Pierre Pelloux n'en est pas, à mon sens, représentatif.

La luminosité particulière qui baigne Lyon l'a impressionné – comme elle l'a fait pour nombre d'artistes de la région – mais d'autres éléments ont nourri sa personnalité, son écriture.

Dès ses débuts, encore étudiant aux Beaux-Arts, il affirme son goût pour la simplicité : « Mettre en évidence l'essentiel. » Ce précepte qu'il donnera plus tard à ses élèves, il le met en pratique déjà dans ses premiers dessins à l'encre, au crayon, au pastel et dans ses peintures. Cet « essentiel », il le travaille au moyen d'une composition élémentaire, d'une simplification des lignes et des couleurs.

Rapidement, il peindra des portraits, des natures mortes, des paysages d'une manière personnelle qui laisse percevoir des influences dues à ses admirations. Admirations de Piero della Francesca, Paolo Uccello, Rembrandt, etc., dont il fera état dans son discours d'entrée à l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, en 1972. Puis les couleurs disposées en aplats n'indiquent plus ni ombre ni lumière, et le réalisme des teintes locales est très librement suivi : si les chairs sont roses, c'est d'un rose en harmonie avec les autres

teintes, d'un rose « nécessaire » à l'ensemble. De même, le réalisme des proportions est très tôt limité, soumis aux exigences de la composition. Pelloux ne cherche pas à rendre un réel « photographique » mais à nous faire circuler dans son monde plastique, la réalité de sa vision.

Pour le portrait de *Jessie* de 1928, dont il parlera dans ses *Notes personnelles*, il construit un espace scénique en perspective, probablement en hommage à Uccello, puis annule cet espace par le traitement à plat de la jeune femme. La raideur des verticales, des horizontales, des diagonales s'adoucit par les courbes des cheveux, du visage, des épaules, des parements de fourrure, des chaussures. Les couleurs, bien qu'éteintes, sont chaudes, dans une dominante de bruns allant du clair au foncé ; les gris pâles et sombres des vêtements sont animés, vivifiés par le rouge de l'écharpe.

La pâte est épaisse. Les mains, les jambes sont profondément striées de coups de brosses énergiques. Le reste de la toile est plus lisse, avec cependant des zones granuleuses, des griffures de couteaux, des balayages de pinceaux...

Jessie constitue un mélange ambigu de raideur et de douceur, de mélancolie triste et de chaleur, d'austérité et de sensualité, de

stabilité et de fragilité. On retrouve cette solide fragilité et cette stylisation du réel dans les bouquets de cette période où des fleurs délicates, closes ou largement épanouies, couronnent des vases posés sur des tables seulement suggérées par des bandes horizontales parfois coupées par les obliques de nappes.

Son service militaire en Afrique du Nord amène chez le peintre une peinture plus libre, plus vibrante, moins figée. La lumière l'intéresse, avec ses fluctuations. Il réalise au Maroc des croquis de personnages, d'animaux, d'architectures, de paysages. Le service de santé où il est affecté lui offre l'occasion de peindre la cour de son bâtiment avec ses arcades, ses fleurs, sa fontaine décorée de mosaïques. De la plage de Rabat-Salé, il brosse l'étendue bleue derrière le quadrillage orthogonal d'une verrière.

Rentré en France, il lui arrive de réaliser des compositions imaginaires, tel le grand triptyque du *Bain*. Le panneau central a aujourd'hui disparu mais, dans les deux châssis préservés, on peut retrouver une stylisation des formes, une grande simplicité des lignes et des couleurs, et une sorte d'archaïsme décoratif avec le motif répétitif du feston des vagues.

Dans le panneau de gauche, deux grandes baigneuses se dressent derrière un enfant qui, de face, pousse un cri muet dans le triangle de ses mains placées en porte-voix. Sur celui de droite, une femme en robe et chapeau blancs se courbe au-dessus d'une enfant en maillot noir ; derrière, plus loin, deux femmes sont assises sur le sable beige et plus haut, deux baigneuses avancent dans l'eau bleue. Dans l'angle inférieur gauche, à la lisière d'un triangle de mer turquoise, un crabe arrondi d'or, de chair, d'orange, vient rappeler le ballon orangé dans les bras de la baigneuse noire du panneau de gauche.

La fixité hiératique des personnages qui, pourtant, sont en action, me rappelle une phrase de Henri Matisse dans ses *Écrits et propos sur l'art* : « Il y a deux façons d'exprimer les choses : l'une est de les montrer brutalement, l'autre de les évoquer avec art. En s'éloignant de la représentation littérale du mouvement, on aboutit à plus de beauté et plus de grandeur. Regardons une statue égyptienne : elle nous paraît raide ; nous sentons pourtant en elle l'image d'un corps



1929 - *La Plage de Rabat-Salé, le jardin des Ourdaïas*
Huile sur toile - 38 x 46 cm
Collection privée

doué de mouvement et qui, malgré sa raideur, est animé. » On retrouve cette fixité et ce dépouillement dans des portraits à l'huile, à la gouache, d'Yvonne Juillet (1928, 1930 et 1931), et dans la grande composition de 1932, *Yvonne et Andrée*, où Yvonne Juillet semble rêver d'Arezzo, de Piero della Francesca.

Dans une lettre qu'il adresse à un proche, le 15 juin 1935, il écrit : « L'importante exposition d'art italien que présente le Petit Palais depuis mai est jusqu'à ce jour la plus brillante manifestation d'art que nous ayons eue en France. La plus brillante, parce qu'elle groupe de grandes œuvres des plus grands artistes italiens. Aussi quelle magistrale leçon tirons-nous de cette grandiose exposition. De cet ensemble d'œuvres groupées au Petit Palais, il émane



1965 - *Ombre et lumière à Calenzana*
Huile sur toile - 60 x 81 cm
Collection privée

je ne sais quelle atmosphère de beauté, de réelle beauté, qui nous étreint et nous laisse perplexes sur ce que nous pensions et sur ce que nous avons cru savoir et comprendre.

En vérité, ce que nous connaissons déjà des œuvres exposées au Petit Palais constituait pour la plupart un art accompli et sans histoire.

Aujourd'hui, devant cet ensemble sans faiblesse, nous nous trouvons en quelque sorte déroutés, défaits, par cette force qui s'y dégage. Toutefois, quoiqu'on en dise, il ne reste vraiment de très grand dans toute cette exposition d'art italien que les Primitifs qui, seuls, ont atteint les plus hauts sommets de l'art.

Chez eux, aucune défaillance. Ce qui est dit est bien dit. Les uns sont peut-être plus durs que les autres. Il existe certainement un sentiment plus précieux chez Giotto que chez Cimabué ; mais chez tous, leurs

compositions admirablement ordonnées et architecturales, riches de style, sont animées d'une vie intense. Leurs figures peintes souvent sans séduction sont toujours humaines et vraies, parce qu'expressives avant tout et correctement établies. Tout geste est exprimé avec mesure.

La *Profanation de l'hostie*, panneaux de Paolo Uccello, d'une étonnante beauté, résume parfaitement ma pensée. Il en est de même de la *Fondation de Sainte-Marie-Majeure* de Gentile da Fabriano, œuvre marquante, d'une composition très rare, d'où se dégage une sérénité vraiment chrétienne.

Et puis que dire de tous les autres, sinon qu'ils nous retiennent tous, nous accaparent, et pensons-le, nous font espérer que la magnifique leçon qu'ils nous donnent nous sera à tous profitable. »



1959 - Pommes coupées
Huile sur toile - 27 x 46 cm
Collection privée

Cet ouvrage a obtenu
le prix du Manuscrit 2006
du Département du Rhône.

RHÔNE

LE DÉPARTEMENT

ISBN 978-2-35278-025-0



9 782352 780250
Code Sodis ✪ 718536 8

24 x 27 cm
128 pages
Couverture cartonnée contrecollée
120 illustrations en couleurs
30 illustrations en noir et blanc
Prix : 35 €
ISBN : 978-2-35278-025-0

THALIA

E D I T I O N

23, rue Saint-Ferdinand
75017 Paris
Tél. 01 58 05 47 48
Fax 01 40 55 04 06

Cachet libraire

Direction : Aleksandra Sokolov
contact@thaliaedition.com

www.thaliaedition.com

Diffusion librairies : CDE

Distribution : Sodis ✪

Photographie couverture : © Vincent Dargent